

# La revue blanche

TOME XVI  
MAI-JUIN-JUILLET-AOÛT 1899



SLATKINE REPRINTS  
GENÈVE  
1968

# Catherine Morland

**Jane Austen**



**Édition de la Revue blanche, Paris, 1898**

**Exporté de Wikisource le 04/01/2017**

- I
- II
- III
- IV
- V
- VI
- VII
- VIII
- IX
- X
- XI
- XII
- XIII
- XIV
- XV
- XVI
- XVII
- XVIII
- XIX
- XX
- XXI
- XXII
- XXIII
- XXIV
- XXV
- XXVI
- XXVII
- XXVIII

- XXIX
- XXX
- XXXI

Traduction de M. Félix Fénéon.

**Catherine Morland**

# I

Personne qui ait jamais vu Catherine Morland dans son enfance ne l'aurait supposée née pour être une héroïne. Sa situation dans le monde, le caractère de ses parents, sa propre personne et ses aptitudes, rien ne l'y prédestinait. Bien que clergyman, son père n'était ni méprisé ni misérable ; c'était un excellent homme, bien qu'il s'appelât Richard et qu'il n'eût jamais été beau. Il avait une fortune personnelle, outre deux bons bénéfices, et il ne prétendait pas le moins du monde tenir ses filles sous clef. M<sup>me</sup> Morland était une femme de grand sens, de bon caractère et, ce qui est plus remarquable, de bonne constitution. Elle avait eu trois fils avant la naissance de Catherine ; et, au lieu de trépasser en mettant celle-ci au monde, comme on devait s'y attendre, — elle avait vécu encore, vécu pour avoir six enfants de plus, pour les voir grandir autour d'elle, et pour jouir elle-même d'une florissante santé. Une famille de dix enfants peut toujours être dite une belle famille, quand il y a assez de têtes, de bras et de jambes pour tous ; mais les Morland n'avaient guère d'autre titre à cette épithète, car ils étaient en général fort ordinaires, et Catherine, plusieurs années de sa vie, fut aussi ordinaire qu'aucun d'eux. Elle était maigre et mal équarrie, avait la peau blême, de noirs cheveux plats et de gros traits ; non plus que sa

personne, son esprit ne la marquait pour la fonction d'héroïne. Elle raffolait de tous les jeux des garçons, et préférait de beaucoup le cricket, non seulement aux poupées, mais aux plus poétiques jeux de l'enfance, élever une marmotte ou un canari, arroser un rosier. En effet, elle n'avait nul goût pour les jardins, et, si elle cueillait des fleurs, c'était principalement pour le plaisir de méfaire, du moins ainsi conjecturait-on, à la voir toujours choisir celles qu'il lui était interdit de prendre. Tels étaient ses goûts ; ses aptitudes étaient non moins extraordinaires. Elle n'apprenait ou ne comprenait rien avant qu'on le lui eût enseigné, — ni même après, quelquefois, car elle était inattentive souvent et volontiers stupide. Sa mère avait consacré trois mois à lui inculquer « la Prière du Mendiant », après quoi Sally, sa sœur puînée, la récitait mieux qu'elle. Non que Catherine fût toujours stupide ; elle apprit la fable « le Lièvre et les Amis » comme sans y penser, aussi vivement que fillette qui soit en Angleterre. Sa mère désirait qu'on lui enseignât la musique, et Catherine était persuadée qu'elle y prendrait goût, car elle avait grand plaisir à faire sonner les touches de la vieille épinette abandonnée. Elle commença à huit ans. Elle étudia une année et ne voulut pas continuer. M<sup>me</sup> Morland, qui ne s'obstinait pas à forcer le talent de ses filles, permit qu'elle en restât là. Le jour où disparut le maître de musique fut de la vie de Catherine l'un des plus heureux. Son goût pour le dessin était médiocre ; toutefois, quand elle mettait la main sur quelque morceau de papier, elle y figurait maisons et arbres, poules et poussins ; elle ne parvenait pas, il est vrai, à différencier ces images. L'écriture et le calcul lui étaient enseignés par son père ; le

français, par sa mère. Ses progrès en aucune de ces matières n'étaient remarquables, et elle s'ingéniait à esquiver les leçons. Quelle étrange, inconcevable nature ! car, avec tous ces affligeants symptômes, à dix ans elle n'avait ni mauvais cœur ni mauvais caractère, était rarement entêtée, querelleuse presque jamais, très gentille pour les petits, avec de rares moments de tyrannie. Elle était d'ailleurs turbulente et farouche, détestait la réclusion et le débarbouillage et n'aimait rien tant au monde que rouler du haut en bas de la pente gazonnée, derrière la maison.

Telle était Catherine Morland à dix ans. À quinze, les apparences s'étaient améliorées ; elle commençait à se friser les cheveux et rêvait d'aller au bal ; son teint prenait de l'éclat, ses traits s'adoucissaient de rondeurs et de couleurs, ses yeux gagnaient en animation et son personnage en importance ; comme elle avait aimé se salir, elle aimait s'attifer ; elle avait maintenant le plaisir d'entendre parfois son père et sa mère remarquer ces transformations. « Catherine prend vraiment belle mine ; elle est presque jolie aujourd'hui », étaient mots qui lui frappaient l'oreille de temps en temps ; et qui étaient les bienvenus ! Paraître *presque* jolie, pour une fille qui a paru assez vilaine pendant ses quinze années premières, est plus délicieux que tout éloge que puisse jamais recevoir une fille jolie dès le berceau.

M<sup>me</sup> Morland était une très brave femme, et qui désirait voir ses enfants aussi cultivés que possible ; mais elle employait tout son temps à mettre au monde et à élever ses petits, de sorte que ses filles aînées devaient se tirer d'affaire elles-mêmes ; et il était bien naturel que Catherine, qui n'était point une nature



d'héroïne, préférât le cricket, les barres, l'équitation et courir les champs, quand elle avait quatorze ans, aux livres ou du moins aux livres instructifs, car, pourvu qu'aucun enseignement n'y fût inclus, pourvu qu'ils fussent pleins d'histoires et indemnes de dissertations, elle n'avait contre les livres aucune hostilité. Mais, de quinze à dix-sept ans, elle suivit un régime d'héroïne ; elle lut tels livres que doivent lire les héroïnes pour se meubler la mémoire de ces citations qui sont si commodes et si réconfortantes dans les vicissitudes de leur aventureuse vie.

De Pope, elle apprit à vitupérer ceux qui

*... vont partout se moquant de l'infortune ;*

de Gray, que

*Mainte fleur est née pour rosir inaperçue,  
Et répandre sa fragrance dans l'air désert ;*

de Thomson, que

*...C'est une tâche exquise  
D'apprendre à la jeune idée comment percer.*

Et, de Shakespeare, elle acquit tout un lot d'informations : elle sut que

*...Des bagatelles légères comme l'air*

*Sont, par le jaloux, prises au sérieux  
Comme paroles de l'Écriture ;*

que

*La pauvre bestiole sur qui nous marchons  
Éprouve d'aussi dures transes  
Qu'un géant qui meurt ;*

et qu'une jeune femme qui aime est toujours

*...semblable à la Résignation sur un piédestal  
Souriant à la Douleur.*

Sur ce point sa culture était suffisante ; sur maint autre, elle approchait de la perfection ; car, si Catherine n'écrivait pas de sonnets, s'appliquait-elle à en lire ; et quoiqu'il n'y eût pas apparence qu'elle pût, au piano, jeter en extase un public par un prélude de son crû, elle pouvait écouter sans grande fatigue la musique des gens. Où elle échouait, c'était à manier un crayon : — elle n'avait nulle notion de dessin, — pas même assez pour esquisser le profil de son amoureux. Là les droits qu'elle eût pu avoir à la qualité d'héroïne étaient nuls. Au surplus elle ne connaissait pas sa misère, car elle n'avait pas d'amoureux de qui faire le portrait. Elle avait atteint dix-sept ans sans avoir vu d'aimable jeune homme qui éveillât sa sensibilité, sans avoir inspiré de réelle passion, et sans avoir

provoqué d'admiration, que très modérées et bien fugaces. Voilà qui était étrange, en vérité ! Mais on peut généralement se rendre compte des choses étranges quand on en cherche avec soin la cause. Il n'y avait nul lord dans le voisinage ; pas même de baronnet. Nulle famille amie n'avait élevé un garçon inopinément trouvé sur le pas de la porte. Nul jeune homme dont l'origine fût inconnue. Son père n'avait pas de pupille, et le squire de la paroisse pas d'enfants.

Mais quand une jeune lady est destinée à être une héroïne, le caprice de cinquante familles de l'environ ne saurait prévaloir contre elle. Sur sa route, le destin doit susciter et suscitera un héros.

M. Allen, qui possédait la plupart des terres qui entourent Fullerton, le village du Wiltshire où vivaient les Morland, fut envoyé à Bath, dont le séjour convenait mieux à sa constitution goutteuse ; et sa femme, qui aimait fort M<sup>lle</sup> Morland, et qui probablement estimait que, si les aventures ne tombent pas sur une jeune fille dans son propre village, cette jeune fille doit les chercher ailleurs, l'invita à venir avec eux. M. et M<sup>me</sup> Morland furent tout bonne volonté, et Catherine tout joie.



## II

Au moment où Catherine Morland va être jetée dans les difficultés et les dangers d'un séjour de six semaines à Bath, et pour le cas où les pages suivantes ne parviendraient pas à documenter suffisamment le lecteur, ajoutons quelques mots à ce qui a déjà été dit sur elle : Son cœur était affectueux ; son caractère, gai et ouvert, sans vanité ni affectation. Ses manières perdaient leur gaucherie effarouchée. Sa personne était avenante et, dans ses bons jours, jolie ; son intelligence à peu près aussi inculte que l'est ordinairement l'intelligence d'une fille de dix-sept ans.

On pourrait supposer que, l'heure du départ approchant, l'anxiété maternelle de M<sup>me</sup> Morland fut très cruelle ; mille pressentiments des maux qui pouvaient résulter pour sa chère Catherine de cette terrible séparation devaient accabler son cœur et la « jeter dans les larmes », le dernier ou les deux derniers jours de leur vie en commun ; et les avis les plus topiques devaient naturellement fluer de ses lèvres sages dans leur entretien d'adieu, en son cabinet. Des instructions en vue de déjouer la violence de tels nobles et baronnets, qui se plaisent à enlever de vive force les jeunes femmes et les conduisent en quelque ferme isolée, devaient, en un tel moment, soulager le trop plein de son cœur. Qui ne le

penserait ? Mais M<sup>me</sup> Morland savait si peu de chose des lords et baronnets qu'elle ne dit pas un mot de leur coutumière malfaisance et ne se méfia pas du danger que leurs machinations pouvaient faire courir à sa fille. Ses avis se restreignirent aux points suivants : « Je vous prie, Catherine, de vous envelopper toujours bien chaudement le cou, pour rentrer le soir ; et je désire que vous teniez à jour le compte de l'argent que vous dépenserez ; voici un petit livre à cet effet. »

Sally, ou plutôt Sarah (comment une jeune fille de grandes manières atteindrait-elle seize ans sans donner à son nom de tous les jours une forme plus romantique ?) doit, de par la force des choses, être en l'occurrence l'amie intime et la confidente de sa sœur. Cependant (est-ce assez remarquable !) elle ne contraignit pas Catherine à faire telles promesses solennelles : écrire par chaque poste, fournir des renseignements sur tout le monde, relater en détail les conversations entendues à Bath.

Vraiment toute chose relative à cet important voyage fut traitée par les Morland avec une modération et un calme mieux d'accord avec les usages de la vie courante qu'avec cette sensibilité affinée que devrait mettre en éveil la première séparation d'une héroïne et de sa famille. Son père, au lieu de lui ouvrir un compte illimité chez son banquier ou même de lui mettre dans la main une centaine de livres en bank-notes, lui donna seulement dix guinées et lui promit de lui envoyer d'autre argent quand elle en aurait besoin.

Sous ces modestes auspices, le voyage commença. Il fut dénué d'événements. Ni voleurs ni tempêtes n'intervinrent, ni d'accident de voiture propice à la présentation d'un héros. Rien de plus alarmant ne se produisit, qu'une crainte, — savoir : si

madame Allen n'avait pas oublié ses socques dans une auberge ; et heureusement cette crainte était sans fondement.

Elles arrivèrent à Bath. Catherine était toute ardente de plaisir ; ses regards erraient ici, là, partout, émerveillés. Elle était venue pour être heureuse et elle se sentait heureuse déjà.

Elles furent bientôt installées en de confortables appartements dans Pulteney Street.

M<sup>me</sup> Allen était de la nombreuse classe des femmes dont le commerce ne peut que provoquer qu'une émotion ; la surprise qu'il y ait eu des hommes capables de les aimer assez pour les épouser. Elle n'avait ni finesse, ni beauté, ni talents. Son air de femme du monde, son calme, sa bonté, d'ailleurs inerte, son esprit frivole, c'est tout ce qui pouvait expliquer qu'elle eût été élue par l'homme sensible et intelligent qu'était M. Allen. Si l'on veut, elle était admirablement apte à ce rôle de présenter dans le monde une jeune fille, car elle était, autant et plus qu'aucune jeune fille, curieuse d'aller partout et de tout voir. S'habiller était sa passion. Elle avait un très naïf plaisir à être belle.

Notre héroïne ne put faire son entrée dans la vie qu'après trois ou quatre jours : il fallait que M<sup>me</sup> Allen s'enquît minutieusement de ce qui se portait et choisît à bon escient une robe du dernier modèle. Catherine fit aussi quelques emplettes. Et, tous ces préparatifs terminés, l'importante soirée advint où elle devait paraître à la Pump Room. Ses cheveux s'échafaudaient le mieux du monde, et avec un soin jaloux elle avait fait sa toilette. M<sup>me</sup> Allen et la bonne déclarèrent qu'elle était tout à fait bien. Forte d'un tel encouragement, Catherine

espérait passer tout au moins sans critiques. Si elle suscitait l'admiration, tant mieux, mais son bonheur n'en dépendait pas.

M<sup>me</sup> Allen fut si longue à s'habiller qu'elles n'entrèrent que tard à Pump-Room. La saison était en son plein. Les deux femmes se faufilèrent à travers la foule, tant bien que mal. Quant à M. Allen, il se réfugia d'emblée dans la salle de jeu, les abandonnant aux délices de la cohue. Avec plus de souci de sa toilette que de sa protégée, Mme Allen se frayait un chemin, aussi vite que le permettait la prudence, parmi la multitude qui obstruait la porte. Catherine serrait trop fort le bras de son amie pour que le remous d'une assemblée en lutte parvînt à les séparer.

Mais, à sa grande stupéfaction, elle constata que s'avancer dans la salle n'était point du tout le moyen de se dégager de la foule. Celle-ci, d'instant en instant, semblait accrue. Une fois la porte passée, on trouverait aisément des sièges et l'on pourrait voir commodément les danses : cela — qu'elle s'était imaginé — ne correspondait nullement à la réalité. Avec une application opiniâtre, elles avaient atteint l'autre extrémité de la salle, et pourtant la situation ne changeait pas : des danseurs elles ne voyaient rien, que les hautes plumes de quelques dames. Elles se remirent en marche : justement elles venaient de découvrir, dans le lointain, une place convenable. Par force et par ruses elles y parvinrent, et les voilà maintenant au haut de gradins d'où M<sup>lle</sup> Morland, dominant la foule, se rendait compte des dangers de son récent passage à travers elle. Spectacle splendide, et, pour la première fois, elle commença à se sentir dans un bal. Elle avait grande envie de danser, mais ne connaissait personne. M<sup>me</sup> Allen fit tout ce qu'elle pouvait



faire en pareil cas. De temps en temps elle proférait, d'un ton détaché : « Je voudrais vous voir danser, ma chère ; je voudrais que vous trouviez un cavalier. » D'abord sa jeune amie se sentit reconnaissante de ces vœux ; mais ils furent si souvent répétés, et prouvés si totalement inutiles, qu'à la fin Catherine s'en fatigua et n'eut plus envie de remercier.

Elles ne purent jouir longtemps de la position éminente qu'elles avaient si industrieusement gagnée. On se mit bientôt en mouvement pour le thé, et elles durent faire comme tout le monde. Catherine commençait à éprouver quelque désappointement : elle était lasse d'être sans cesse pressée entre des gens, sans même qu'elle pût atténuer l'ennui de son emprisonnement en échangeant une syllabe avec aucun de ses anonymes compagnons de captivité ; et quand, à la fin, elle fut dans la salle où l'on prenait le thé, elle sentit plus encore la détresse de n'avoir pas de société à rejoindre, aucune personne de connaissance à appeler, nul gentlemen à qui demander secours. De M. Allen elle ne virent pas l'ombre, et, après avoir vraiment cherché à l'entour une place plus commode, elles se résignèrent à s'asseoir au bout d'une table où une nombreuse société avait déjà pris place, sans qu'elles eussent là rien à faire, sans qu'elles sussent à qui parler, sauf l'une à l'autre.

Dès assises, M<sup>me</sup> Allen se félicita d'avoir préservé sa robe de tout dommage.

— Il eût été affreux de la déchirer, n'est-ce pas ? dit-elle. C'est une mousseline si délicate. Pour ma part, je n'ai vu dans la salle rien qui me plût autant, je vous assure.

— Comme c'est gênant, soupira Catherine, de n'avoir pas

une seule connaissance ici.

— Oui, ma chère, reprit M<sup>me</sup> Allen, avec une parfaite sérénité. C'est très fâcheux, en effet.

— Que faire ? Les messieurs qui sont à cette table et les dames nous regardent comme étonnés de nous voir là ; nous semblons nous introduire dans leur société.

— Et c'est bien ce que nous faisons. Que c'est donc désagréable ! Je souhaiterais que nous eussions beaucoup de connaissances ici.

— Je voudrais que nous en eussions une : ce serait quelqu'un vers qui aller.

— Très vrai, ma chère ; et si nous connaissions quelqu'un, n'importe qui, nous le rejoindrions immédiatement. Les Skinner étaient ici l'an dernier : je souhaiterais qu'ils fussent ici maintenant.

— Ne ferions-nous pas mieux de nous en aller ? Vous voyez qu'il n'y a pas ici de tasse de thé pour nous.

— Il n'y en a plus, en effet. Comme c'est contrariant ! Mais je pense qu'il vaut mieux que nous restions tranquilles : on est si ballotté dans une telle foule. Ma coiffure, dans quelle état est-elle, ma chère ? Quelqu'un m'a donné un coup qui l'aura bousculée, j'en ai peur.

— Non, vraiment, elle est très bien. Mais, chère madame Allen, êtes-vous sûre qu'il n'y ait personne que vous connaissiez, dans cette multitude de gens ? Je suis persuadée que vous devez connaître quelqu'un.

— Non, sur ma parole. Je souhaiterais connaître quelqu'un.

De tout mon cœur je souhaiterais avoir beaucoup de connaissances ici, et alors je vous trouverais un partenaire. Je serais si heureuse que vous dansiez. Voyez ! voyez cette femme. Quelle toilette baroque ! une toilette si démodée ! Regardez-la par derrière.

Du temps passa, puis un de leurs voisins leur offrit du thé, ce qui fut accepté avec reconnaissance, et elles échangèrent quelques mots avec le courtois monsieur. De toute la soirée, ç'avait été le seul moment où quelqu'un leur eût adressé la parole, quand enfin, le bal fini, elles furent découvertes et rejointes par M. Allen.

— Eh bien, miss Morland ? dit-il aussitôt. J'espère que le bal vous a paru agréable.

— Très agréable, en effet, répondit-elle, essayant en vain de réprimer un bâillement.

— J'aurais voulu qu'elle pût danser, dit M<sup>me</sup> Allen. J'aurais voulu que nous pussions trouver un danseur pour elle. J'ai dit combien j'aurais été heureuse si les Skinner eussent été là cet hiver plutôt que l'hiver dernier ; ou si les Parry étaient venus, comme ils en avaient parlé un jour. Elle aurait pu danser avec George Parry. Je suis si triste quelle n'ait pas eu de cavalier !

— Nous aurons plus de chance un autre soir, j'espère, dit M. Allen en manière de consolation.

La foule diminuait. Maintenant on pouvait circuler avec plus d'aisance. Et pour une héroïne qui n'avait pas encore joué un rôle très distinct dans les événements de la soirée, le moment était venu d'être en relief. De cinq en cinq minutes, grâce aux déplacements de la foule, s'accroissaient les chances de succès

de Catherine. Mains jeunes gens la pouvaient regarder, qui, dans la foule, ne l'avaient vue. Aucun cependant ne tressaillit d'un étonnement enthousiaste. Nul murmure de questions empressées ne se propagea. Et personne ne l'appela une déité. Cependant Catherine était très « à son avantage ». Qui l'eût vue trois ans auparavant, l'aurait trouvée maintenant fort belle.

On la regarda cependant, et avec quelque admiration, car, à portée de son oreille, deux messieurs la déclarèrent une jolie fille. Ces mots eurent un effet magique. Immédiatement elle jugea la soirée plus gaie ; sa petite vanité était satisfaite ; elle se sentit plus reconnaissante envers les deux jeunes gens pour cette simple louange, qu'une héroïne de qualité l'eût été pour quinze sonnets célébrant ses charmes, et elle alla vers sa voiture, réconciliée avec tout le monde et parfaitement satisfaite de la part d'attention que lui avait accordée le public.



### III

Chaque jour avait maintenant son cortège de devoirs réguliers : visiter les magasins, voir quelque nouvelle partie de la ville, passer une heure à la Pump-Room, où elles regardaient tout le monde et ne parlaient à personne.

M<sup>me</sup> Allen ne se lassait pas de formuler son désir d'avoir à Bath de nombreuses relations, quoique l'expérience lui prouvât quotidiennement qu'elle n'y connaissait personne.

Elles firent leur apparition aux Lower Rooms et, cette fois, la fortune fut plus favorable à notre héroïne. Le maître des cérémonies lui présenta comme danseur un jeune homme très distingué. Il s'appelait Tilney. Vingt-quatre ou vingt-cinq ans, grand, la figure agréable, l'œil très intelligent et vif, les façons courtoises — un jeune homme, sinon tout à fait beau, très près de l'être. Catherine était enchantée. Ils parlèrent peu en dansant. Mais quand ils se furent assis pour prendre le thé, il se montra tel qu'elle s'était imaginée qu'il fût : il parlait avec facilité, et, dans sa manière, il y avait une finesse et un enjouement qui impressionnaient Catherine. Après avoir parlé de ce qu'ils voyaient autour d'eux, il lui dit tout à coup :

— Jusqu'ici, mademoiselle, j'ai manqué à tous les devoirs d'un danseur : je ne vous ai pas encore demandé tout ensemble depuis combien de temps vous êtes à Bath, si vous vîntes

jamais ici auparavant, si vous avez été aux Upper Rooms, au théâtre, au concert et si vous aimez cette ville. C'est impardonnable. Mais vous plairait-il maintenant de me satisfaire sur ces points ? S'il en est ainsi, je commence.

— Ne vous mettez pas en peine de cela, monsieur.

— Ce n'est pas une peine, je vous assure, mademoiselle.

Alors, composant sa physionomie et adoucissant sa voix, il ajouta précieusement :

— Êtes-vous depuis longtemps à Bath, mademoiselle ?

— Depuis une semaine environ, monsieur, répondit Catherine, s'efforçant de ne pas rire.

— Vraiment ! (avec un étonnement joué).

— Quoi d'étonnant ?

— En effet, quoi ? dit-il, de son ton naturel. Mais il sied que je paraisse éprouver une certaine émotion à votre réponse ; la surprise est plus facilement traduisible et non moins en situation que tout autre sentiment. Poursuivons. Vîntes-vous jamais ici auparavant, mademoiselle ?

— Jamais, monsieur.

— Vraiment ! Avez-vous honoré les Upper Rooms de votre présence ?

— Oui, monsieur. J'y étais lundi.

— Avez-vous été au théâtre ?

— Oui, monsieur. Mardi.

— Au concert ?

— Oui, monsieur. Mercredi.

— Bath vous plaî-t-il ?

— Oui, beaucoup.

— Maintenant il convient que je sourie avec plus d'affectation. Et ensuite nous pourrons redevenir naturels.

Catherine détourna la tête, ne sachant si elle pouvait se hasarder à rire.

— Je vois ce que vous pensez de moi, dit-il gravement. Je ferai piètre figure dans votre journal de demain.

— Mon journal !

— Oui, je sais exactement ce que vous direz : « Vendredi, allai aux Lower Rooms. Avais mis ma robe de mousseline à fleurs garnie de bleu, des souliers noirs. Étais très à mon avantage. Mais fus étrangement harcelée par un olibrius qui voulut danser avec moi et dont l'absurdité m'affligea fort. »

— Certainement, je ne dirai pas cela.

— Vous dirai-je ce que vous devriez dire ?

— Je vous en prie.

— « Je dansai avec un jeune homme très aimable présenté par M. King. Parlé beaucoup avec lui. Semble un homme exceptionnel. Espère savoir davantage de lui. » Voilà, mademoiselle, ce que je souhaite que vous disiez.

— Mais, peut-être, je ne tiens pas de journal.

— Peut-être n'êtes-vous pas assise en cette salle et ne suis-je pas assis auprès de vous. Ce sont là points où le doute est également licite. Ne pas tenir de journal ! Comment les cousines dont vous êtes séparée feront-elles pour suivre le cours de votre vie à Bath, sans journal ? Comment vous



rappeler les robes que vous aurez portées, comment décrire l'état de votre âme et celui de votre chevelure en toute leur diversité, si vous ne pouvez vous référer constamment à un journal ? Ma chère mademoiselle, je ne suis pas aussi ignorant de ce que font les jeunes filles que vous semblez croire... Tout le monde reconnaît que le talent d'écrire une lettre est particulièrement féminin ; la nature peut y être pour quelque chose ; mais, j'en suis certain, elle est puissamment aidée par cette charmante habitude qu'ont les femmes de tenir un journal.

— Je me suis quelquefois demandé, dit Catherine en hésitant, si vraiment les femmes écrivent une lettre beaucoup mieux que les hommes... c'est-à-dire... je ne crois pas que la supériorité soit toujours de notre côté.

— Autant que j'en ai pu juger, il me semble que le style ordinaire des lettres de femme est sans défaut, sauf trois choses.

— Et qui sont ?

— La ténuité du sujet, un total insouci de la ponctuation et une méconnaissance fréquente de la grammaire.

— Sur ma parole, je n'avais pas à avoir peur en désavouant le compliment ! Vous n'avez pas une trop haute opinion de nous sur ce point.

— Je ne dirais pas que les femmes écrivent mieux une lettre, pas plus que je ne dirais qu'elles chantent mieux un duo ou dessinent mieux le paysage. Dans toute chose qui dépend du goût, le mérite est à peu près également réparti entre les sexes.

Ils furent interrompus par M<sup>me</sup> Allen.

— Ma chère Catherine, dit-elle, retirez cette épingle de ma manche, je crains qu'elle y ait déjà fait une déchirure. J'en serais désolée. C'est une de mes robes préférées, quoiqu'elle ne coûte que neuf shillings le yard.

— C'est précisément le prix que je pensais, madame, dit M. Tilney en regardant la mousseline.

— Vous entendez-vous en mousselines, monsieur ?

— Particulièrement. J'achète toujours mes cravates et je suis réputé un excellent juge. Souvent ma sœur s'est fiée à moi pour le choix d'une robe. Je lui en ai acheté une l'autre jour et qui a été déclarée une prodigieuse occasion par toutes les dames qui l'ont vue. Je ne la payai que cinq shillings le yard... et une mousseline de l'Inde véritable.

M<sup>me</sup> Allen était émerveillée de tant de génie.

— Ordinairement les hommes s'occupent si peu de ces choses ! dit-elle. M. Allen est bien incapable de distinguer mes robes les unes des autres. Vous devez être à votre sœur d'un grand secours, monsieur.

— J'ose croire, madame.

— Et, dites-moi, monsieur, que pensez-vous de la robe de miss Morland ?

— Très jolie, madame, dit-il en l'examinant gravement ; mais je ne crois pas qu'elle se lave bien ; je crains qu'elle s'éraïlle.

— Comment pouvez-vous, dit Catherine en riant, être si... ? (Elle avait presque dit : bizarre.)

— Je suis tout à fait de votre avis, monsieur, répondit M<sup>me</sup>

Allen, et je l'ai dit à miss Morland quand elle l'a achetée.

— Mais vous savez, madame, que la mousseline peut toujours être utilisée. Miss Morland y trouvera bien de quoi se faire un fichu, un chapeau ou un voile. La mousseline trouve toujours son emploi. J'ai entendu dire cela quarante fois par ma sœur quand elle en achetait trop ou qu'elle l'avait coupée maladroitement.

— Bath est un lieu charmant, monsieur. Il y a tant de beaux magasins ici. Nous sommes tristement loin de tout, dans la campagne. Sans doute, il y a des magasins fort bien approvisionnés à Salisbury, mais c'est si loin de chez nous ! Huit milles, c'est un long chemin. M. Allen prétend qu'il y en a neuf, neuf mesurés ; mais je suis sûre qu'il ne peut y en avoir plus de huit, et c'est encore un joli ruban ! Je rentre fatiguée à mort. Ici, une fois dehors, nous pouvons faire nos achats en cinq minutes.

M. Tilney était trop courtois pour ne point paraître s'intéresser à ce qu'elle disait, et elle le tint sur la question des mousselines jusqu'à ce que la danse recommençât. Catherine, qui écoutait leur conversation, eut peur qu'il s'amusât un peu trop des faiblesses d'autrui.

— À quoi pensez-vous, si grave ? dit-il, comme ils rentraient dans la salle de bal. À rien qui concerne votre danseur, j'espère, car, à en juger par votre hochement de tête, vos méditations sont sévères.

Catherine rougit et dit :

— Je ne pensais à rien.

— Voilà qui est habile et profond. Répondez-moi que vous

ne voulez pas me le dire. J'aimerais mieux cela.

— Bien, alors, je ne veux pas.

— Merci. J'ai maintenant le droit de vous taquiner quelquefois. Rien ne fait autant que la taquinerie progresser l'amitié.

Ils dansèrent de nouveau. La soirée finie, ils se quittèrent avec un vif désir de se revoir, du moins, ce désir, Catherine l'avait-elle.

Je n'affirmerai pas qu'en buvant son grog au vin et en faisant sa toilette de nuit, Catherine ait pensé à M. Tilney assez pour en rêver, ou alors je veux croire que c'était en un demi-sommeil ; car, s'il est vrai, comme l'a prétendu un écrivain célèbre, qu'une jeune fille ne puisse décemment tomber amoureuse avant que le gentleman se soit déclaré, il doit être fort inconvenant qu'elle rêve du gentleman avant que l'on sache qu'il ait rêvé d'elle. Que M. Tilney fût apte au rôle de rêveur ou d'amoureux, cela n'avait pas encore préoccupé M. Allen. Toutefois, il avait jugé à propos de se renseigner, au commencement de la soirée, sur ce jeune homme qui dansait avec Catherine : il avait appris que M. Tilney était un clergyman, et d'une très respectable famille du Gloucestershire.



## IV

Le lendemain, Catherine se hâta plus encore qu'à l'ordinaire vers la Pump-Room, avec la certitude intime d'y voir M. Tilney avant que la matinée fût passée, et prête à le saluer d'un sourire ; mais nul sourire ne fut requis, — M. Tilney ne parut pas. Tous les êtres de Bath, sauf lui, furent visibles là aux diverses minutes de ces heures fashionables ; des gens, abondamment, allaient et venaient, montaient les degrés, les descendaient, des gens dont nul n'avait souci et que personne ne souhaitait voir : — il était absent.

— Charmant ce Bath ! dit M<sup>me</sup> Allen, comme elles s'asseyaient sous la grande horloge, harassées d'avoir paradé, et combien ce serait gai si nous avions ici quelques connaissances !

Cette confiance en la gaîté éventuelle de Bath avait été formulée si souvent et en vain, qu'il n'y avait plus aucune raison de croire que l'événement vînt la justifier jamais. Mais il faut

*Ne jamais désespérer de ce qu'on peut atteindre :  
Par une application infatigable nous toucherons le but.*

Et son infatigable application à faire chaque jour des vœux

pour une même chose devait à la longue avoir sa juste récompense. À peine était-elle assise depuis dix minutes, qu'une dame, qui, assise près d'elle, l'avait regardée avec grande attention, lui dit fort aimablement :

— Je crois, madame, ne pas me tromper ; il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir ; mais n'êtes-vous pas M<sup>me</sup> Allen ?

Quand il eut été répondu affirmativement, l'étrangère prononça son nom, Thorpe, et M<sup>me</sup> Allen, à l'instant même, reconnut les traits d'une de ses compagnes de classe, autrefois son intime amie. Elles ne s'étaient vues qu'une seule fois depuis leurs mariages respectifs, et ce n'était pas récent. Leur joie de se rencontrer fut débordante, comme il est naturel entre personnes qui se sont fort bien passées de rien savoir l'une de l'autre pendant quinze ans. Des compliments — quelle bonne mine vous avez ! etc., — furent échangés, puis, après diverses considérations sur l'inattendu de cette rencontre à Bath et le plaisir de retrouver une ancienne amie, elles se posèrent mutuellement des questions et elles se répondirent, parlant toutes les deux à la fois, beaucoup plus pressées de donner des détails que d'en recevoir, et chacune bien close à ce que disait l'autre. M<sup>me</sup> Thorpe cependant avait sur M<sup>me</sup> Allen un grand avantage comme oratrice : elle disposait d'une populeuse famille ; et elle s'étendit sur les talents de ses fils et la beauté de ses filles, exposa leur situation dans la vie, leurs projets, spécifia que John était à Oxford, Edward à « Merchant Taylor's », William sur les mers, plus aimés, plus respectés dans leurs différents rôles qu'aucun autre trio d'êtres n'importe où, cependant que M<sup>me</sup> Allen, n'ayant aucune information